

Critique du Journal (1939)

par Henri Guillemin

28.7.39

dans
"Le Jour"
ECHO de Paris

28-7-39

LA VIE LITTÉRAIRE

Le « Journal » d'André Gide

Le voici, en un seul volume (1) et sous la forme la plus complète qu'il puisse aujourd'hui revêtir, ce « Journal » d'André Gide qui ajoute à son œuvre une pièce capitale.

Sur le premier feuillet : « Janvier 1890 ; visite à Verlaine ». Comme cela nous semble loin, à nous autres, nés après 1900 ! Un autre siècle, un autre monde. Mais le miracle, justement, c'est que cet homme dont voici sous nos yeux cinquante années de vie, de pensée, d'action (1889-1939), soit à ce point, en ce moment même, quelqu'un qui compte parmi nous. Non pas un survivant, mais un vivant ; non pas un écrivain d'hier et que l'on s'étonnerait presque de savoir encore de ce monde et que l'on saurait dans une gloire déjà plus qu'à demi posthume, mais un compagnon, qui est notre aîné, voilà tout, admirablement présent, mêlé à nos bonheurs comme à nos combats.

Gide a souvent répété qu'il n'aimait guère, sur lui-même, que les jugements d'ordre esthétique.

« Chacun de mes livres, écrit-il, se retourne contre les « amateurs » du précédent. Cela leur apprendra à ne m'applaudir que pour le bon motif, et à ne prendre chacun de mes livres que pour ce qu'il est : une œuvre d'art. » Est-ce possible, cette fois-ci ? Quelle tentation de parler de l'homme et non plus seulement de l'écrivain, à propos d'un texte qui est tout intime, et véridique, où il ne s'agit plus de roman ou de rêverie, mais d'une existence notée à mesure !

Cette irritation à se voir commenté autrement que d'un point de vue tout littéraire, Sainte-Beuve l'éprouvait lui aussi. On se rappelle qu'il prescrivait interdiction de prononcer aucun discours pour ses funérailles. Cette pluie d'éloges qui se fût déversée sur sa tombe lui semblait odieuse, en pensée, autant que l'étaient les insultes dont le couvraient les dévots.

Pour ce « Journal » même d'André Gide, une note, à l'avant-dernière page (26 janvier 1939) suffit à nous avertir de bien prendre garde : « Avant de quitter Paris, j'ai pu achever de revoir les épreuves de mon « Journal ». A le relire, il me paraît que les suppres-

sions systématiques (du moins jusqu'à mon deuil) de tous les passages relatifs à Em. l'ont pour ainsi dire « aveuglé ». Les quelques allusions au drame secret de ma vie y deviennent incompréhensibles par l'absence de ce qui les éclairerait : incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre n'y offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou. »

Allons, essayons donc de le lire sans rien en attendre qu'un grand charme. Nous serons comblés, à chaque page. Tant de choses nous retiennent, à chaque instant, dans ce livre, pour nous ravir ou nous faire rêver ! Mais non, nous ne parvenons pas à nous rendre attentifs au dessin seulement ou à la musique de tout cela. Le sujet même nous importe trop. En dépit de nous, c'est bien André Gide, dans la plénitude de son drame, que nous cherchons à deviner.

« Je ne sais plus où je vais, mais j'avance » (1924). Oui, il avance toujours, ce pèlerin qui n'a jamais pu consentir tout à fait à aucune des contrées de la terre, ni les « marais » ni les hauts lieux. Continuité d'une approche, d'un bout à l'autre de ce destin, l'approche d'une vérité qui soit la sienne et totalement qu'elle ne laisse vacante aucune part de l'être... La grandeur de Gide, sa noblesse insigne, sa pureté profonde, c'est là qu'il faut les chercher, dans ce perpétuel effort d'adhésion, enfin plénière, de soi-même à soi.

Je me trompe ? Peut-être bien. Une chose est sûre, de toute manière : cet homme encore peuplé de secrets, notre confiance lui appartient, et notre respect, plus que jamais après ce « Journal ». Ah ! qu'il se rassure et qu'il sache notre main dans la sienne, celui qui, le 7 février 1916, jetait ces mots dont l'accent nous atteint au cœur : « Si ces carnets viennent au jour, plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas, encore... Mais combien j'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami. »

Henri GUILLEMIN.

(1) Gallimard (La Pléiade).